

Tissus et Nouveautés

(TISSUES & DRY GOODS)

REVUE MENSUELLE

Publié par la Compagnie de Publications Commerciales (The Trades Publishing Co'y), 25 rue Saint-Gabriel, Montréal, Téléphone Main 2347, Boite de Poste 217. Abonnement : dans tout le Canada et aux Etats-Unis \$1 00, strictement payable d'avance ; France et l'Union Postale, 7.50 francs. L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire donné au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit, adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arriérages et l'année en cours ne sont pas payés.

Adressez toutes communications simplement comme suit : **TISSUS ET NOUVEAUTÉS, MONTRÉAL, Can.**

Vol. IV

MONTRÉAL, FEVRIER 1903

No 2

La Capitale de la Mode

LES OUVRIERES DE LA BEAUTE

Au coeur de la ville, la rue de la Paix est elle-même une sorte de capitale. Elle a une vie et une sorte d'âme. Dans la cité parisienne, elle est la cité de l'élégance. Joailliers, modistes, gantiers, fourreurs y alternent. Son nom sur l'étiquette double la valeur ; il est le brevet du luxe, du goût et d'une certaine beauté fixe, qui n'existe que là ; il est un signe d'aristocratie, et forme les lettres de noblesse d'une toque ou d'un manchon. Mais surtout la rue de la Paix est la rue des grands couturiers.

De Moscou à New-York, et jusqu'au bout de l'univers, la beauté de la femme est régie par une douzaine de très grands seigneurs, qui vivent là. Ils la parent, la transforment, l'allongent, l'enfiènt, l'aplatissent, la dégagent et l'enveloppent à leur gré. Ils sont les modelleurs de la statue humaine. Elles étaient fières de la grâce pliante de leur nuque. Mais ils ont fait un signe, et elles s'enferment toutes jusqu'au sommet de l'oreille dans des cols Médicis. Ils frontent le sourcil, et elles abaissent ce col, en laissant voir une chemisette et une cravate d'homme. Régulières comme les saisons, et inépuisablement féconds, ils renouvellent sans fin la surface de la terre. Non-seulement on leur obéit, mais on les plagie ; on tache de devenir leur pensée, et de dérober leur secret. Mais ils sont tranquilles dans leur toute-puissance ; leur secret est incommunicable ; et telle est la mission, dans le monde, de la rue de la Paix.

LES DEUX ASPECTS

Le matin, dans le petit jour blanc qui se lève sur Paris débrouillé, la rue de la Paix donne la singulière impression d'être à la fois vide et animée. La vaste chaussée est déserte et comme béante. Pas une voiture. Mais sur les trottoirs clairement lavés par la nuit, trotte la foule hâtive et légère. Ce sont des milliers de figurines, de quinze à vingt ans. Elles vont d'un pas invraisemblablement rapide, d'une allure nette et hardie, qui n'est qu'à elles. Elles ont un tour de main qui tresse la jupe, la tourne et la drape sur le rein, avec un air de Tanagra en galeté. Et le petit pied, cambré et toujours bien chaussé, le petit pied prestre bat le pavé, et jusqu'au bout de l'horizon retentit de ce menu et nombreux piétinement. On ne s'aperçoit pas qu'elle soit vêtue seulement de lainage sombre, coiffée d'un feutre en galette, qu'elle fixe par

une épingle sur ses légers cheveux. Elle a toujours l'air parée, et le boa de faux renard qu'elle s'enroule autour du cou prend un air d'irradiation. Beaucoup d'entre elles vont deux par deux. Dans ce matin muet on entend leur voix. Elles rient toutes pâles qu'elles sont, du sommeil interrompu. Dans chaque maison, il en entre, toutes menues sous le grand porche noir. Ce sont les petites ouvrières qui se rendent aux ateliers.

A cinq heures du soir passez encore dans la rue de la Paix. La nuit est tombée ; mais une nuit tumultueuse et dont l'ombre est toute hachée de lumières. Un jet brusque d'électricité répand hors d'une vitrine une nappe blanche sur le trottoir. L'obscurité se défend, s'étend, enveloppe les formes, règne de haut sur la foule. Mais sur la chaussée, des milliers de lanternes la traversent comme des projectiles de lumières. A leurs rayons, on aperçoit le flanc bai brun de grands trotteurs normands, qui steppent d'un trait ralenti. Une boucle d'acier miroite, une gourmette cliquette... Et derrière un équipage, un autre, et un autre encore, et cela sur quatre files, qui forment deux courants redoublés.

Une voiture s'arrête et le valet de pied saute, les pieds joints, d'un bond correct, du haut du siège. Les portières s'ouvrent et des silhouettes élégantes traversent le trottoir. D'autres s'arrêtent aux vitrines. Tout le monde a l'air d'être prêt pour une fête. Du haut en bas, les maisons bourdonnent. C'est là que le luxe le plus raffiné du monde se fabrique.

Par toutes ses fenêtres lumineuses, la maison d'un grand couturier laisse voir ses alvéoles en activité. Dix autres lui ressemblent. Si on y pénètre on entend parmi l'agitation universelle le chuchotement des voix et le bruissement des étoffes. De petites mains agiles défilent des soies, drapent des velours, déroulent des dentelles, agitent des gazes et des tulles. Les pas sont muets sur les tapis profonds ; mais la traîne des robes y tourne en glissant, dans un froufrou.

L'ELEGANCE DES VENDEUSES

D'élégantes jeunes femmes s'avancent vers les clientes. Leurs tailles gracieuses paraissent mieux dans le corsage de soie ou de velours, et dans la jupe bien coupée. Pour le goût, leur parure ne le cède guère à celle des acheteuses, et rehausse leur finesse de Parisienne. Et ce sont seulement les vendeuses, qu'au magasin on appelle tout uniment par leur prénom, Mlle Marguerite ou Mlle Louise.